

Brèves histoire de la FAILLITE des intellectuels juifs modernes

Alvin Rosenfeld

Professeur d'Anglais et d'Études

Juives à l'Université d'Indiana

(États-Unis). Auteur de *A Double*

Dying, Reflections on Holocaust

Literature, Imagining Hitler,

et *Thinking About the Holocaust*

After Half A Century, membre

du Conseil du Mémorial

de l'Holocauste des États Unis,

depuis 2002.

« Il neige de l'Histoire, ce qui signifie que ce qui arrive commence dans un entrelacement d'évènements indépendants du destin personnel... Nous sommes tous dans l'Histoire, bien sûr, mais certains plus que d'autres et les Juifs plus encore. Quand il neige, tout le monde n'est pas obligatoirement mouillé. Lui, il avait été trempé jusqu'aux os. A sa douloureuse surprise, il avait été happé par l'Histoire et englouti plus profondément que n'importe qui. Pourquoi, il ne le saura jamais. C'était, dit-on, une fatalité historique. »

Bernard Malamud, *Le Fixateur*

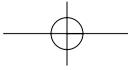
Au xx^e siècle, « la fatalité historique » a été écrasante pour les Juifs ; la nature du mode de vie juif a été radicalement redéfinie, pour toujours. Les campagnes nazies de persécutions et de massacres des années 1930 et 1940 ont détruit un tiers du peuple juif et décimé les foyers du judaïsme européen au plan biologique, culturel, et religieux. Puis, avec la création de l'État d'Israël, trois ans seulement après la fin de cette catastrophe, les Juifs ont reconquis une existence nationale indépendante et rétabli une souveraineté politique dans leur patrie

ancestrale pour la première fois depuis des millénaires. Nous vivons au lendemain de ces événements qui ont modifié la donne, et dont les conséquences qui continuent de se propager des décennies plus tard, influencent notablement la manière dont les Juifs pensent et dirigent leur vie personnelle et sociale.

Les deux événements, la Shoah et la fondation d'Israël, sont advenus dans des zones géographiques éloignées des États-unis. Néanmoins, les Juifs d'Amérique en avaient connaissance et ils ont réagi, ou se sont abstenus de réagir, comme on va le voir. Ce que les Juifs ont fait à l'époque, et ce qu'ils font, ou s'abstiennent de faire, de nos jours, à un moment où l'antisémitisme s'est renforcé et où l'État d'Israël, loin d'être en sécurité, continue de se battre, nous apprend beaucoup sur les Juifs américains, et sur ce qui est réellement important pour eux, collectivement aussi bien qu'au plan personnel.

L'essai qui suit traite de certaines de leurs attitudes, d'abord celles des intellectuels juifs américains, mais aussi d'autres Juifs dont la parole est écoutée dans la sphère publique (pour prolonger cette analyse, on examinera aussi les points de vue d'Israéliens contemporains). Les choix ont été effectués sans prétendre réaliser une étude systématique ni exhaustive du sujet. Le thème central de cette étude est la réaction de personnages éminents de la vie culturelle et intellectuelle américaine, à ce qui arriva aux Juifs d'Europe et de Palestine dans les années 1930 et 1940. On procèdera aussi à l'analyse de la manière dont leurs successeurs jugent le présent moment que traverse le mode de vie juif. Celui-ci est complexe, profondément contradictoire : un haut niveau de confort individuel, de prospérité, de succès, s'accompagne d'une dose d'anxiété collective et d'une impression de menace supérieures à la normale.

Bien que je prenne acte avec bonheur des remarquables réalisations des Juifs américains, et que je reconnaisse que leurs positions actuelles dans ce pays sont stables et solides, j'ai mis l'accent dans les pages qui suivent sur les échecs plutôt que sur les succès, sur les erreurs d'interprétation de l'Histoire, sur les fautes politiques, sur les compromis intellectuels, et sur la faiblesse, souvent la fausseté, des jugements moraux. Si j'insiste sur ces aspects négatifs, ce n'est pas parce que je crois qu'il n'y a pas eu en Amérique de Juifs qui ont réagi de façon exemplaire dans les moments historiques d'importance critique. Heureusement il y en a eu et il y en a toujours. Mais quand les enjeux sont aussi élevés, il peut être important de comprendre pourquoi des gens sont plus à même que d'autres de procéder à une lecture pertinente des événements, et de formuler une réponse appropriée. Dans les années 1930 et 1940, les risques étaient exceptionnellement élevés. Rétrospectivement, il est évident que de nombreux Juifs ne les ont pas évalués comme il se devait. L'Histoire ne se répète pas et les circonstances d'aujourd'hui ne ressemblent pas beaucoup, en réalité, à celles qui

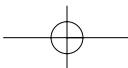
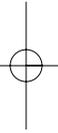
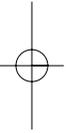


prévalaient il y a plusieurs décennies. Pourtant, les Juifs sont confrontés une fois encore à des défis sérieux, qui exigent des réponses clairvoyantes et des actions fermes. C'est parce qu'il est indispensable d'éviter les erreurs du passé, que j'en propose ici un bref exposé, dans l'espoir que nous pourrions en tirer des leçons et que nous ne les répéterons pas.

L'aveuglement devant l'antisémitisme : aujourd'hui...

En novembre 2003, à Athènes, le célèbre compositeur grec, Mikis Théodorakis, profita d'un discours public sur les réalisations de la culture grecque pour dénoncer les Juifs et ridiculiser le judaïsme. Entre autres accusations aussi excessives qu'extravagantes, il lança celle-ci : « Aujourd'hui, on peut dire que cette petite nation est à la racine du Mal. Elle est pleine de suffisance et d'un entêtement diabolique ». Il va sans dire que des Juifs n'ont pas apprécié ces paroles et qu'ils les ont condamnées rapidement. Théodorakis fut surpris par cette réaction (à chacun de deviner pourquoi) et il répondit que qualifier d'antisémitisme cette représentation des Juifs identifiés au Mal, c'était faire preuve « d'incompréhension ». Après tout, s'est-il défendu, il était le compositeur de la « Ballade de Mauthausen », un émouvant hommage aux Juifs victimes de Hitler. Selon Théodorakis, cette œuvre poignante devait fournir la preuve, une fois pour toutes, qu'il était un ami et non un ennemi des Juifs. Il connaissait bien les souffrances qu'ils avaient endurées durant la Seconde Guerre mondiale et il voulait que l'on sache que cette solidarité avec eux dans leur détresse était sincère. Pourtant, comme beaucoup d'autres, Théodorakis a bien du mal avec les Juifs qui ne sont pas les jouets des tornades de l'Histoire et qui deviennent les acteurs de leur propre destin. Ces Juifs-là, surtout ceux qui utilisent le pouvoir militaire pour défendre les intérêts de leur nation, n'entrent pas dans son paradigme moral. Alors il les dénonce, et quand ils le réprimandent en retour pour ses accusations imprudentes, il se plaint amèrement d'être incompris de ce peuple qu'il prétend précisément admirer.

L'incident continua à l'évidence de travailler Théodorakis et une année plus tard, au moment où les Jeux Olympiques d'Athènes étaient le centre d'intérêt de la presse mondiale, il invita Ari Shavit, un journaliste réputé du quotidien israélien *Ha'aretz*, à s'entretenir quatre jours avec lui sur les Juifs et la nature complexe des relations avec eux. Le texte de cette longue interview, publié par Shavit sous le titre : « Le problème juif, selon Théodorakis » (*Haaretz*, 27 août 2004), est un document remarquable, pour de nombreuses raisons. L'interview traitait dans un espace réduit d'à peu près toute l'histoire de l'antisémitisme : c'était un témoignage public, sans équivalent, émanant d'une personnalité importante de la culture contemporaine. Visiblement désireux de clarifier, pour ne pas dire



d'amender, ses propos outrageants sur les Juifs, Théodorakis est parvenu à étendre et à amplifier ses réflexions délétères, tant et si bien qu'il a sûrement fait franchir le point de non retour à ses relations déjà tendues avec ces derniers.

Les Juifs, dit Théodorakis, sont « masochistes » et « aiment être des victimes ». Pire encore, ils sont « surnois » quand ils détournent le sentiment d'être victime dont ils se sentent propriétaires, pour bénéficier d'avantages « psychologiques mais aussi politiques », et pour « faire ce qu'ils veulent ». Et que désirent-ils ? Dominer et contrôler. Ils atteignent ces objectifs en se soutenant les uns les autres et en « utilisant le piston pour arriver à leurs fins ». Ce sont aussi des « fanatiques », et ils utilisent leur fanatisme comme un instrument « d'autodéfense ». Autodéfense contre quoi ? Contre « l'antisémitisme » disent-ils, mais, leur assure Théodorakis, « il n'y a pas de problème juif en Europe aujourd'hui. Il n'y a pas d'antisémitisme ». Il prononce ces paroles au moment où les Juifs et les institutions juives subissent des attaques répétées dans de nombreux pays à travers l'Europe. Un peuple doué, mais néanmoins indigne de confiance et déloyal avec les nations où ils résident. Ainsi, alors que la plupart des Juifs qui vivent en France « parlent le français parfaitement », et « réussissent dans leur profession, ils ne sont pas Français. Ils ne pensent qu'à retourner à Jérusalem ». Les Juifs sont « arrogants et agressifs », et « ils tiennent le monde de la finance entre leurs mains... ce qui leur donne un sentiment de supériorité ». Ils dominent la sphère culturelle et ils « contrôlent la plupart des grands orchestres symphoniques dans le monde ». C'est pour cela que Théodorakis tonne avec indignation : « Je ne peux pas travailler avec les grands orchestres. Ils ne veulent pas de moi ». Mais leur pouvoir ne s'arrête pas là : « La communauté juive internationale... paraît contrôler les grandes banques. Et souvent les gouvernements... Et certainement les médias ». Georges Bush est leur obligé, et « la guerre d'Irak, comme la posture agressive envers l'Iran, sont influencés par les services secrets israéliens ». Israël est lui-même contrôlé par un leader qui « est en train de mener les Juifs là où Hitler a conduit les Allemands », qui « est inspiré par le nazisme », de même que le comportement d'Israël est « semblable au comportement des Nazis ».

L'interview continue sur ce mode gravement accusatoire, sur le sujet du « complexe de supériorité » que la notion de « peuple élu » du judaïsme entretient chez les Juifs : « Du début à la fin, la Bible veut prouver que Dieu aime un seul peuple, et que c'est le peuple Juif ». Théodorakis mentionne alors que le « Christ était juif. Mais, pour une raison ou pour une autre, le peuple Juif était contre un Juif que tout le monde aime... Je ne comprends pas pourquoi vous êtes contre l'amour de Jésus ». Poursuivant sur sa lancée, il reconnaît la suspicion et la répugnance entretenue dans sa lignée familiale contre les Juifs, men-

tionnant que sa grand-mère qui était pieuse lui avait dit quand il était jeune que les Juifs « étaient ceux qui avaient crucifié le Christ ». Elle lui avait recommandé de ne pas aller dans le quartier juif à Pâque parce que, pendant cette période de fêtes, « les Juifs plantent des couteaux dans le corps des enfants chrétiens et les mettent dans un tonneau. Après quoi, ils boivent leur sang ».

Comme le montrent ces diatribes sauvages contre les Juifs, et on en trouve énormément sur le même modèle, Théodorakis utilise quasiment tout le répertoire des clichés antisémites, et, gardons-le en mémoire, il le fait lors d'une conversation avec un Israélien qu'il considère à l'évidence comme représentatif des Juifs en général. Il commence son interview avec Shavit en insistant qu'il a été blessé par la réaction des Juifs à ses dernières déclarations : « Ce n'était pas une réaction civilisée », et il conclut en affirmant qu'il désire à présent se réconcilier avec les Juifs : « Ce serait tragique pour moi de demeurer un ennemi de votre peuple. C'est injuste. C'est très, très injuste. Je suis un véritable ami du peuple juif ».

Voilà une conclusion incroyable, révélatrice des passions idéologiques et individuelles qui alimentent l'antisémitisme d'aujourd'hui chez les intellectuels européens, bien davantage que tout ce qui a pu être publié à ce jour. La réponse de Shavit suscitée par cet « ami véritable du peuple juif » est en soi révélatrice. A maintes reprises, l'interlocuteur israélien de Théodorakis semble abasourdi par ce qu'il entend ; il devine sans aucun doute ce que son vis-à-vis révèle de lui-même par les termes qu'il emploie. Mais Shavit ne ressent pas le besoin de procéder à un commentaire critique de ces déclarations ahurissantes.

Une fois l'interview terminée, Shavit ajoute cependant quelques remarques de son cru sur Théodorakis. Il note, entre autres choses, que le nom du compositeur grec est parfois avancé pour une candidature à la présidence de son pays, et que son statut de plus grand compositeur grec n'est contesté par personne. En Europe occidentale, écrit-il, « Théodorakis est une personnalité de premier rang dans le monde de la culture. Certains le considèrent comme un personnage dont l'œuvre et la vie ont nourri l'esprit de la gauche européenne contemporaine ». Shavit a raison sur tous ces points. Mais il ajoute aussi ce qui suit : « Du point de vue du Camp de la Paix israélien, les points de vue politiques concrets de Mikis Théodorakis sont pour le moins pertinents. Il reconnaît à l'État d'Israël le droit d'exister comme État juif. Il croit à une solution à deux États... [Mais] il a peur de la montée d'un nouveau nazisme, [et] il pense que le rôle des Juifs est de s'opposer au nouveau nazisme. Et que, pour cela, Israël se trouve à la croisée des chemins. Il doit choisir l'Europe plutôt que l'Amérique. La paix plutôt que la guerre. Il doit avoir confiance dans la destinée que l'Histoire lui assigne ».

Dans cette optique, le « nouveau nazisme » désigne les États-unis ; Théodorakis est navré que l'État juif les soutienne, ce qui « assombrit l'image d'Israël ». Comme anciennes victimes du nazisme, les Juifs ne doivent pas conforter cette « politique fasciste » mais plutôt distendre leurs liens avec l'Amérique et retrouver à leur véritable destin.

Les destinées historiques sont parfois difficiles à définir, mais il est bien malaisé de croire que quelqu'un qui partage les opinions de Théodorakis, qui a personnellement pris la tête de manifestations anti-israéliennes massives à Athènes et à Thessalonique en 2002, puisse aider positivement à Israël à dessiner son avenir. Après tout, la majorité des Israéliens sont juifs : des personnalités qui ont la sensibilité de Théodorakis et sa façon de raisonner sur les Juifs, ne peuvent visiblement pas être des amis du peuple juif et de l'État juif, quelles que soient leurs dénégations. Toutefois, après avoir fait le tour de cet individu et l'avoir « révélé » comme un antisémite passionné, Shavit conclut néanmoins que les opinions politiques de Théodorakis sont « raisonnables », et compatibles avec celles du « camp de la paix » israélien. C'est comme si on considérait que les options politiques de Yasser Arafat sont « raisonnables » parce que le leader de l'OLP déclarait sans cesse ces dernières années qu'il était pour la « paix » et qu'il désirait aboutir à une solution à « deux États », alors qu'il faisait tout ce qui était possible pour saper l'État juif dont il se disait partisan de l'existence. L'antisémitisme et la raison sont tout simplement antinomiques. La tentative de Shavit de les réconcilier dans le cas de Théodorakis, après avoir laissé s'exprimer abondamment les vues répréhensibles du célèbre compositeur grec, nous fait prendre conscience des procédés qui induisent les Juifs à prendre leurs ennemis pour des amis, et même à croire qu'ils n'ont plus d'ennemis du tout.

Comme hier

L'impuissance de certains Juifs à prendre conscience de l'hostilité qui existe contre eux, et parfois leur volonté de collaborer avec les agents de cette hostilité, est une vieille histoire. Bien que personne ne soit immunisé contre ce genre d'aveuglement, il a été beaucoup trop fréquent tout au long du siècle précédent, parmi les Juifs influencés par le marxisme ou par d'autres utopies idéologiques de nature universaliste. Les conséquences pour le bien-être des communautés juives, et dans le cas d'Israël pour l'existence nationale, sont particulièrement désespérantes. La myopie intellectuelle des Juifs est souvent le signe avant-coureur d'erreurs politiques importantes, parfois très coûteuses.

Considérons ce qui suit comme un cas d'école. Dans une étude des réactions des journaux américains des années 1930 en yiddish à la montée du nazisme,

Abraham Brumberg met en évidence une méconnaissance générale de la menace en cours en Allemagne et par conséquent une grande passivité devant cette menace. Dans les premiers éditoriaux des journaux socialiste *Forverts* (*Forward*) et communiste *Frayhayt* (*Freedom*) sur l'arrivée de Hitler au pouvoir, Brumberg ne découvre presque aucune notion du risque effectif que le leader nazi pourrait faire peser sur les Juifs allemands, et plus largement sur le monde. Ainsi, un éditorial de *Forward* publié juste après les élections au Reichstag de septembre 1930 qui furent un énorme succès électoral du parti nazi, est un modèle de ce manque de perspicacité.

Ce récent discours d'Hitler aurait montré que ce dernier n'était qu'un stupide moulin à paroles, un être plein d'amertume, dont il ne fallait pas encore s'inquiéter. Ses partisans allaient sans aucun doute réaliser qu'ils avaient affaire à un individu superficiel, à un démagogue inefficace, à un homme complètement insignifiant, enclin à des logorrhées hystériques plutôt qu'à des discours rationnels, une langue de vipère, bref tout sauf un vrai leader.

Les socialistes, poursuivait l'éditorial, sont une garantie pour l'avenir de la république. Leur comportement exceptionnellement pacifique, leur merveilleuse discipline donnaient l'assurance que la victoire des nazis n'était qu'une crise dont le peuple allemand allait bientôt se remettre¹.

Les rédacteurs de *Forward* n'étaient certainement pas les seuls à adopter ce genre de positions. D'autres aussi sous-estimèrent gravement Hitler, surtout dans les premières années de l'ascension de son parti. Pouvaient-ils s'en faire une idée plus exacte, dès les années 1930 ? Hitler n'était pas un politicien tout en nuances, dont le militarisme et l'expansionnisme se seraient avérés seulement sur le tard. Il affirma son hostilité pour les Juifs ouvertement, avec exaltation, dès le début. Loin d'être un simple « moulin à paroles », il allait devenir évident qu'il était en effet un personnage « dont il fallait s'inquiéter ». Les thèses de *Forward* sur Hitler et sur la menace qu'il représentait évoluèrent au cours du temps, et l'éditorial cité plus haut ne représentait pas une position définitive. Pourtant, comme le note Brumberg, « l'optimisme entêté de *Forward* ne faiblissait pas » face à l'évidence de plus en plus aveuglante que le leader nazi et ses partisans représentaient un danger de plus en plus grave. Après avoir consulté d'innombrables articles et éditoriaux sur plusieurs années, il conclut « qu'il est extraordinaire que des observateurs politiques expérimentés aient pu se tromper à ce point ».

Pourquoi se sont-ils trompés ? Brumberg attribue l'aveuglement des socialistes juifs, notamment de *Forward*, aux conceptions romantiques que nombre d'entre eux entretenaient sur la culture allemande, et au sentiment de filiation et de chaleur qu'ils ressentaient pour les socio-démocrates allemands. Il y avait certes des

choses à admirer, mais quand l'admiration obscurcit le jugement politique au point que l'on est incapable de reconnaître une menace réelle qui pointe sous ses yeux, on en vient à une lecture lourdement déformée de la réalité.

Chez les Juifs communistes, l'inconscience était encore plus grave. Sur cette question aussi, on peut faire appel aux recherches de Brumberg : « J'ai épluché trois années de *Frayhayt* sans trouver un seul texte qui tente d'appréhender la nature de la menace nazie, les racines historiques et sociales du nazisme, ou l'antisémitisme maniaque des Nazis. Pas un des collaborateurs de *Frayhayt* n'a jugé bon de procéder à l'analyse des différences entre le fascisme italien et l'hitlérisme »². Évidemment, la question est pourquoi ? Les Juifs communistes étaient conscients des souffrances des Juifs en Allemagne. « La montée des Nazis, la brutalité des sections d'assaut, et sa composante anti-juive étaient dûment rapportés par *Frayhayt*. Mais c'était tout à fait secondaire par rapport aux informations sur les prétendus « succès » du communisme et sur les « crimes » commis par les sociaux fascistes³. La communauté juive américaine était de fait horrifiée par ce qui arrivait aux Juifs. Mais pour beaucoup de ses membres, parmi lesquels figuraient, comme le souligne Brumberg, « de nombreux journalistes et rédacteurs de *Frayhayt*, la loyauté à la cause communiste et la croyance que Moscou avait toujours raison, *par définition*... étaient plus forts que leur engagement vis-à-vis des valeurs juives »⁴.

Brumberg conclut son analyse par des remarques brèves mais qui donnent à réfléchir, sur les conséquences de l'étude qu'il venait de terminer.

La réaction décrite plus haut, des Juifs socialistes et des Juifs communistes, a-t-elle affecté leur attitude postérieure face à la solution finale ? La réponse est oui. L'incapacité de procéder à une évaluation de l'ampleur de la catastrophe hitlérienne était encore perceptible en 1940-41. La communauté juive a été incapable de mettre de côté ses divergences sur la question de la patrie juive, pour au moins *essayer* de sauver le plus de Juifs possible des griffes de l'Allemagne, de persuader les Alliés de bombarder Auschwitz, et de demander aux États-Unis d'ouvrir leurs portes aux réfugiés juifs. Cette incapacité trouve son origine, me semble-t-il, dans la représentation erronée de la menace hitlérienne dans les années 30.

Les socialistes ont participé à cet aveuglement avec leurs propres mythes, bien que certain de ces mythes aient commencé à se dissiper au fur et à mesure que le temps passait. Les communistes baignaient aussi dans *leur* mythologie qui ne les autorisait pas à réaliser commodément que la civilisation dans son ensemble était au bord de l'extinction. C'était comme si peu de gens (et peu de Juifs) lisaient ce qui était écrit sur les murs, au moment où les Nazis s'apprêtaient à accéder au pouvoir⁵.

La distribution des journaux américains en yiddish était naturellement importante à cette époque ; si le public avait été davantage sensibilisé à la vraie nature de ce qui arrivait à leurs frères d'Europe, on aurait organisé des manifestations publiques exigeant une intervention américaine plus précoce et plus active. Il y avait dans *Forward* et *Frayhayt* des articles sur les événements de l'Allemagne nazie, mais l'incapacité des journalistes d'évaluer clairement la nature de ces événements a dû favoriser chez leurs lecteurs une certaine sous-estimation de la gravité des dangers qui gagnaient toute l'Europe. Quand on laisse les journaux en yiddish d'avant guerre pour se pencher sur le *New York Times* des années de guerre, l'incompétence est encore plus flagrante. Il ne s'agit pas d'une simple erreur d'évaluation mais d'une défaillance qui touche à la compréhension de la réalité et à la négligence de toute obligation morale. L'histoire de l'irresponsabilité journalistique du *Times* pendant les années de l'Holocauste a été étudiée et commentée par plusieurs auteurs, dont Laurel Leff, le plus profond et le plus pertinent de tous. Il mérite d'être cité longuement : « En 2077 jours de guerre en Europe, les événements relatifs aux Juifs n'ont jamais fait l'objet d'un article de fond... Et quand l'Holocauste faisait la une du *Times*, les articles taisaient le fait que la plupart des victimes étaient juives. Les lecteurs des journaux américains ont été informés que des millions de civils avaient été massacrés pendant la guerre, sans pouvoir imputer ces morts à l'Holocauste des Juifs en particulier. De plus, le *Times*, qui rédigea des éditoriaux timides et rares sur l'extermination des Juifs, les développait rarement dans *Week in review* ou dans la partie magazine du journal. Il n'est donc pas étonnant que les Américains n'aient pas eu conscience de l'Holocauste pendant la guerre »⁶.

Une stratégie d'occultation coupable

Ce que Leff décrit ici va bien au-delà d'une négligence involontaire sur des questions importantes et, selon les termes de Max Frankel, un ancien rédacteur en chef du *Times*, tout cela confine à une carence « stupéfiante et honteuse », à « l'échec du journalisme le plus amer du siècle »⁷. Je reviendrai au jugement de Frankel sur la couverture lamentable du sort des Juifs d'Europe pendant les années de guerre par son propre journal, mais nul ne l'a présentée de façon plus convaincante que Leff.

Vous pouvez lire les unes du *New York Times* de 1939 et 1940 sans savoir que des millions de Juifs ont été envoyés en Pologne, emprisonnés dans des camps, et qu'ils sont morts de faim et de maladie par dizaines de milliers. Vous pouvez lire les unes de 1941 sans savoir que les Nazis tuèrent à la mitrailleuse des centaines de milliers de Juifs en Union soviétique. Vous pouvez lire les unes de

1942 sans savoir, sauf dans les derniers mois, que les Allemands mettaient en œuvre un plan d'annihilation des communautés juives européennes. En 1943, on vous aura relaté que des Juifs de France, de Belgique, et de Hollande, avaient été envoyés dans des abattoirs en Pologne, et que la moitié des Juifs d'Europe étaient morts. L'information était consignée dans un article unique consacré à un rassemblement organisé par des groupements juifs, où on accordait plus de place à ceux qui avaient pris la parole ce jour-là, qu'aux Juifs qui étaient morts. En 1944, vous auriez appris en première page l'existence de lieux horribles comme Maidanek et Auschwitz, mais c'est seulement dans les pages intérieures du journal que vous trouverez que les victimes étaient des Juifs. En 1945, Dachau et Buchenwald étaient en première page, mais les Juifs étaient enfouis dans les pages intérieures du journal⁸.

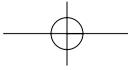
De nombreux autres journaux américains faisaient preuve de la même négligence pour la couverture des persécutions nazies et du massacre des Juifs d'Europe (le journal *Hearst* fut de ce point de vue une exception notable et digne d'éloges). Mais en tant que journal national de grande audience, et comme spécialiste des informations internationales, le rôle du *Times* a été lamentable. Cette négligence est illustrée de façon terrible dans un compte rendu interne réalisé après la guerre : *L'Histoire du New York Times* (1951), écrit par un membre du comité de rédaction, Meyer Berger, consacre 92 des 565 pages de son livre à la couverture par le *Times* de la Seconde Guerre mondiale. Comme Leff l'avait mis en évidence, il n'y avait « nulle part la moindre mention de l'extermination des Juifs »⁹.

Si l'étude de Leff a une grande valeur descriptive, elle ne pose jamais la question des motifs, à la différence de Frankel. Qu'est-ce qui explique, après tout, que le journal de Frankel « n'ait pas voulu voir l'Holocauste » ? Il y a sans doute plusieurs raisons, et il faut rendre hommage à Frankel de ne pas avoir hésité à examiner les plus délicates d'entre elles.

On ne dispose pas de compte rendu des débats entre les rédacteurs du *Times* sur les orientations politiques du journal en ce qui concerne la couverture de ce sujet pendant la guerre de 1939-45. Mais dans cette couverture, on trouve la preuve récurrente d'un principe directeur : ne pas montrer la détresse des Juifs, et prendre soin, quand on la relate, de relier leur souffrance à celle des autres peuples Européens¹⁰.

Les Juifs honteux

Le *Times*, comme le *Washington Post* de cette période qui était aussi peu disposé à accorder une place importante au massacre des Juifs, ne voulait pas être considéré comme « un journal juif » : il craignait d'être accusé par les antisé-

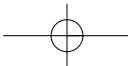


mites d'avoir des opinions excessivement partisans et de prêcher pour une seule paroisse. Une part de cette timidité vient presque certainement de là. Mais, avec raison, Frankel va plus loin, et met directement en cause le patron du journal qui jouait un rôle essentiel quand on décidait si une information était bonne à imprimer, et comment elle devait être mise en forme et commentée.

Indubitablement, la répugnance à mettre en lumière le massacre systématique des Juifs était influencée par les opinions du patron, Arthur Hays Sulzberger. Il croyait fermement, et il le faisait savoir publiquement, que le judaïsme était une religion et non pas une race ou une nationalité. Les Juifs ne devaient pas se distinguer des autres citoyens, sauf s'ils étaient religieux. Il pensait qu'ils n'avaient pas besoin d'un État ni d'institutions publiques propres. Il se donnait beaucoup de mal pour éviter que le *Times* ne soit marqué comme un « journal juif ». Il en voulait aux publications qui signalaient la judéité des personnes dans leurs informations¹¹.

Sulzberger était loin d'être le seul parmi les Juifs influents de sa génération à présenter ce profil. Walter Lippmann, sans doute le plus fameux commentateur et analyste politique de cette époque, n'a jamais écrit une ligne sur le génocide nazi, sans doute pour ne pas être publiquement assimilé aux Juifs. Comme le remarque son biographe, Ronald Steel, bien que Lippmann ait grandi dans un environnement juif, « il refusait de s'identifier à cet environnement. Il choisit d'ignorer son identité juive »¹². Pour Lippmann ignorer ses liens avec les Juifs signifiait se couper de ces derniers au moment où ils avaient le plus grand besoin de l'attention compatissante du public. Quelles que soient les conséquences libératrices ou déprimantes d'une telle coupure au plan personnel, dans certaines circonstances historiques les effets sur les autres sont souvent nuisibles. Dans le cas du *New York Times* par exemple, il est clair que les difficultés de Sulzberger avec son identité juive lui dictèrent une sous-estimation des dangers auxquels étaient exposées les communautés juives européennes. En pratique, ces restrictions auto-imposées eurent des conséquences sérieuses ; comme Frankel l'a établi, les lecteurs réguliers du *Times* qui furent privés des principales informations sur la troisième campagne de génocide des Juifs du Reich, et des commentaires correspondants des éditoriaux, « pouvaient difficilement être accusés de ne pas avoir compris l'énormité des crimes des Nazis »¹³.

Les liens entre le refoulement individuel et la dissimulation collective sont souvent étroits chez les gens qui exercent une influence considérable dans la sphère publique, et ses effets peuvent être extrêmement nuisibles. C'est probablement le cas des Juifs qui ne désirent pas qu'on les considère comme Juifs, et qui font tout ce qu'ils peuvent pour empêcher les autres de les identifier et de les appréhender comme Juifs. Ce désir d'être invisible n'est nulle part aussi

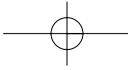


vif qu'à Hollywood. Comme chacun le sait, beaucoup de ceux qui ont créé l'industrie cinématographique américaine sont juifs. Mais dans la période d'antisémitisme montant, ouvert et brutal, qui a conduit à la Seconde Guerre mondiale, comme au cours des années de guerre, les magnats juifs du cinéma évitèrent de financer des œuvres qui traitaient directement de l'escalade de la violence dirigée contre les Juifs d'Europe. L'universitaire israélien Ilan Avisar, spécialiste du cinéma, a décrit avec beaucoup d'exactitude ce phénomène.

Dans les années 1940 et 1950, Hollywood a produit cinq cent films de fiction sur la guerre ou sur des thématiques liées à la guerre, sur un total de 7 000 longs métrages. En étudiant cette moisson, on observe un refus frappant de la moindre représentation ouverte de la catastrophe subie par les Juifs au cours de la guerre. Le film de Chaplin, *Le dictateur* (1940), est une remarquable exception. Alors qu'il ignorait totalement l'extermination des Juifs d'Europe, au cours de la guerre, Hollywood (dont les Nazis disaient qu'il était dominé par les intérêts Juifs) fit preuve d'une grande compassion pour les souffrances des autres peuples...¹⁴

Avisar attribue le refus des producteurs juifs d'aborder le thème des Juifs à plusieurs facteurs, découlant de la volonté de protéger d'importants intérêts d'affaires contre un antisémitisme américain soupçonneux qui impressionnait nombre d'entre eux à cette époque. Les metteurs en scène juifs ne voulaient pas non plus qu'on les soupçonne de travailler pour le compte de l'administration Roosevelt, laquelle rechignait d'ailleurs à donner une place centrale à la détresse des Juifs d'Europe. Ils s'accommodèrent ainsi du climat social de l'époque qui était en grande partie indifférent au sort des Juifs, et qui par conséquent ne s'intéressait pas aux crimes de l'Holocauste. Les Juifs d'Hollywood détournèrent les yeux de la catastrophe subie par les Juifs à l'étranger parce qu'ils croyaient que leur porter attention aurait attiré les regards sur eux, dans leur pays, ce qu'ils voulaient éviter. Le producteur David Selznick n'exprimait sans doute pas des vues strictement personnelles quand il remarquait : « je ne suis pas concerné par les problèmes politiques des Juifs, je suis un Américain et non pas un Juif »¹⁵. Quand en fin de compte Hollywood porta à l'écran un grand film sur l'antisémitisme comme *Gentlemen's agreement*, produit par Darryl Zanuck qui n'était pas juif, il se centra sur le thème « plus léger » des problèmes d'exclusion sociale en Amérique. Cela se passait en 1947, alors que des millions de Juifs venaient d'être réduits en cendres.

Au moment où l'Holocauste fut davantage reconnu, la réaction des artistes, des écrivains, des intellectuels, des religieux et des leaders communautaires juifs fut mitigée. Certains prirent la mesure exacte des dangers auxquels les Juifs d'Europe étaient exposés et travaillèrent avec acharnement pour organiser

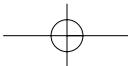


des manifestations publiques contre les persécutions et les meurtres des Nazis. Des rassemblements de masse furent organisés par un certain nombre d'organisations juives américaines dès qu'Hitler arriva au pouvoir, et elles continuèrent ensuite de façon épisodique dans les années 1930 et pendant la guerre. Une des plus dynamiques de ces initiatives était conduite par un petit groupe d'écrivains, d'acteurs et de musiciens juifs dont Ben Hecht, Moss Hart, Kurt Weill, Edward G. Robinson, Paul Muni, et Billy Rose qui montèrent une reconstitution historique du temps de guerre dénommée *We Will Never Die* [*Nous ne mourrons jamais*] qui draina des dizaines de milliers de personnes au Madison Square Garden et trouva ensuite des audiences non négligeables dans d'autres villes américaines. Pour des raisons exposées par David Wyman et quelques autres¹⁶, ce groupe qui travaillait avec l'activiste politique Peter Bergson était toutefois mal vu par les principales organisations juives, lesquelles s'opposaient activement à Bergson, Hecht et leurs confrères : elles limitèrent sensiblement l'impact de leurs activités. Sous cet angle, leur succès ne fait pas honneur aux dirigeants des communautés juives américaines durant la guerre. Leurs efforts pour pousser l'administration Roosevelt à porter assistance aux Juifs d'Europe en danger se limitèrent trop souvent à l'adoption de petites résolutions, à la signature de pétitions, et à la collecte de fonds. Pour la plupart des historiens qui ont étudié cette question, les résultats des actions des Juifs américains en faveur des Juifs dans l'Europe dominée par les nazis furent loin de correspondre aux impératifs de la situation. L'étude de ce qui aurait pu être fait de plus, dans le contexte politique de l'époque, par une communauté juive plus unie et moins critique, n'a pas été réalisée à ce jour¹⁷.

L'arrière garde des avant-gardistes

Quand on analyse la contribution des soi-disant « intellectuels de New York » pendant la même période, à partir des problématiques exposées ici, il est difficile de la présenter comme plus honorable. La plupart des écrivains rassemblés sous cette appellation floue étaient juifs, mais le judaïsme était peu présent dans leurs écrits et leurs œuvres majeures. C'est significatif de leur répugnance à reconnaître, à plus forte raison à mesurer, les implications de la destruction par les nazis des communautés juives européennes et de la création d'un État juif indépendant en Palestine. Dans un jugement acerbe mais fondé, Ruth Wisse a écrit que « les intellectuels new-yorkais... traversèrent les années 40 comme une arrière-garde juive, protégés par leur certitude de servir des buts supérieurs »¹⁸.

La plupart du temps, ces « buts supérieurs » avaient pour nom socialisme ou cosmopolitisme, la promesse d'une société internationaliste sans classes. Idéologiquement engagés dans une conception du monde abstraite et largement uto-



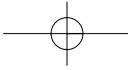
pique, de nombreux intellectuels juifs de New York ne semblaient absolument pas conscients des événements qui faisaient intrusion dans leurs vies, et qui allaient avoir un impact massif sur le mode de vie juif. L'antisémitisme européen, qui a culminé avec les crimes nazis, vient à peine d'être intégré dans leur conception du monde. En analysant des années plus tard l'absence de réaction réelle à cette catastrophe de sa part, comme de celle des autres intellectuels, Irving Howe a écrit :

« Quelques uns d'entre nous continuent d'utiliser plus ou moins les catégories marxistes, assouplies et libéralisées, mais marxistes quand même... [et] le marxisme qui reste fondé sur l'analyse des classes et des catégories sociales adaptées seulement à l'époque de la démocratie bourgeoise, les a empêchés de comprendre les particularités radicalement nouvelles du régime nazi... Le marxisme ne peut [pas] expliquer ce qui est arrivé à Auschwitz »¹⁹.

Leslie Fielder, dont les « livres saints », comme il l'admet lui-même, « n'étaient pas la Torah, ni le Talmud, mais les œuvres complètes de Marx, Engels et Lénine », a dit plus ou moins la même chose. Il confessa que c'est seulement à l'âge mûr qu'il en vint « au bout du compte, à reconnaître avec réticence l'étendue et l'horreur de l'Holocauste dont [il] était resté si longtemps ignorant, en partie volontairement ». Pendant la guerre, il était convaincu que le véritable ennemi « était la classe dominante de notre pays ». Il s'était activement opposé à l'entrée de l'Amérique dans la Seconde Guerre mondiale dont il disait qu'elle était une aventure « impérialiste ». Il contestait la véracité des informations qui rendaient compte des persécutions nazies et du massacre des communautés juives d'Europe²⁰.

Dans ce cas, la faillite ne tenait seulement à une représentation insuffisante de la réalité, mais à un jugement politique et historique. Ce phénomène était courant selon Howe et Fielder, et on le retrouvait dans les œuvres de la plupart des intellectuels juifs new-yorkais. On cherche en vain dans leurs écrits le moindre commentaire contemporain quelque peu argumenté sur l'assaut des Nazis contre les communautés juives européennes ou sur les efforts pour édifier une patrie juive en Palestine. Dans la mesure où la plupart de ces écrivains étaient passionnément engagés dans d'autres combats importants de leur époque en tant qu'intellectuels reconnus, cette absence est surprenante.

Alexander Bloom, l'auteur d'un ouvrage bien documenté sur les intellectuels de New York, note que les pages de *Partisan Review*, comme celles des autres revues qui publiaient les travaux de ces auteurs, ne contenaient presque aucune référence aux persécutions contre les Juifs à la fin des années 1930. « Tragedy of German Jewry » [Tragédie des Juifs Européens] de Sidney Hook qui parut dans *New Leader* de novembre 1938, était l'une des rares exceptions. Mais, comme l'ob-



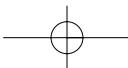
serve Bloom, l'article de Hook était davantage tourné contre Staline que contre Hitler. Pire encore, de peur que son intérêt pour les Juifs soit considéré comme un prêche pour une seule paroisse, Hook ressentit le besoin d'introduire une restriction : « Ayons en tête qu'en protestant contre les brutalités antijuives d'Hitler, nous nous élevons aussi contre le harcèlement des autres religions et des minorités politiques »²¹. La publication de « Tragedy of German Jewry » suivait de près la Nuit de Cristal, le plus sanglant pogrom des temps modernes en Europe centrale, qui ne concerna *que* des Juifs et non pas d'autres « minorités ». Pourtant, la nature de la pensée de Hook était à l'évidence « cosmopolite » et elle reflétait son antistalinisme avec plus de passion qu'il n'en mettait au service des victimes de l'antisémitisme violent. Il n'était pas indifférent à la souffrance des Juifs mais il répugnait à la singulariser alors qu'Hitler polarisait sa colère spécialement contre les Juifs. « Regardons les choses en face », reconnaissait Alfred Kazin de nombreuses années plus tard, « si ces intellectuels s'étaient fortement engagés... sur les Juifs et la guerre... ils auraient paru bien moins "américains", moins assimilés »²².

Rétrospectivement, Irving Howe, qui est à maints égards le plus sérieux et le plus remarquablement direct des écrivains juifs new-yorkais, résuma ses positions dans des termes que l'on peut aisément transposer à ses pairs de la même génération :

« Dans les années qui précédèrent la guerre, des gens comme moi tenaient à subordonner leur judéité à la culture cosmopolite et au socialisme politique. Nous n'avions pas d'opinion correcte ni de réflexion approfondie sur la question de la judéité, vous pouvez même dire que nous évitions d'y penser... La judéité ne faisait pas partie de nos engagements conscients, elle n'était pas considérée comme une composante essentielle de la culture que je voulais faire mienne, et je ne ressentais pas de responsabilité particulière pour sa survie ou son renouveau »²³.

L'hostilité envers Israël

Howe admit qu'il lui fallut des années pour reconnaître pleinement l'horreur des tueries nazies et que sa véritable prise de conscience des conséquences de ces crimes se développa quand il devint « moins sensible à l'idéologie, et moralement plus responsable »²⁴. De même, sa réaction à la création de l'État juif était particulièrement tiède : « Je serais un menteur si je disais que j'étais extrêmement excité par la création de l'État d'Israël en 1948. D'abord, il ne me touchait pas beaucoup en soi... J'étais pour cet État, c'était d'accord. Mais émotionnellement, je n'étais pas profondément impliqué »²⁵. Dans une autre occasion, Howe écrivit : « Je ne faisais pas partie de ceux qui dansèrent dans les



rues quand Ben Gourion fit sa fameuse déclaration que les Juifs ont à présent un État à eux, comme les autres peuples... Mes *a priori* m'empêchèrent de ressentir ouvertement de la joie »²⁶.

Ces *a priori* étaient largement répandus parmi les intellectuels juifs de New York et ils les privèrent d'un attachement positif à Israël, comme à la plupart des choses qui étaient notoirement liées à la judéité. En portant son regard sur lui-même, sur son ami et collègue écrivain Philip Rahv, et sur d'autres proches de cette période, Howe invoquait le néologisme bien connu d'Isaac Deutcher, « le Juif non-juif », et il était convaincu que ses amis intellectuels comme lui-même avaient adhéré fièrement à « la tradition des Juifs étrangers aux autres Juifs »²⁷. Mais quoiqu'il y ait quelque satisfaction à se définir soi-même comme un Juif aliéné, il y a aussi un prix émotionnel à payer pour cette mise à l'écart volontaire. Howe l'admit plus tard et il ressentit même un peu de honte. « Notre première réaction face à l'Holocauste », reconnut-il, « fut une manifestation de mélancolie juive »²⁸. Mais il n'avait pas pleuré au moment où la souffrance des Juifs était la plus profonde, et il ne ressentit pas de joie lors de la création de l'État juif.

Il en fut de même pour beaucoup d'autres membres de son cercle de personnalités. Lionel Trilling et Sidney Hook n'ont jamais visité Israël. Leslie Fiedler y a été plus d'une fois, mais comme il l'écrivit, « je ne me suis jamais senti juif... J'y suis retourné... à cinq ou six reprises et je l'ai quitté un peu plus troublé et désemparé à chaque fois »²⁹. Dans le cas de Fiedler, le trouble vis-à-vis de l'État juif semble avoir été constant. D'emblée, il n'avait pas été un fervent partisan de la création de ce nouveau pays : « La dernière chose dont on ait besoin dans un monde déjà atomisé, c'est d'un État-nation de plus ». Pendant longtemps, il admit qu'il « avait été tenté de suivre la ligne communiste et trotskiste, et de prendre le parti des Arabes dans cette lutte ». En conservant ses *a priori* culturels et politiques, il identifiait les Arabes aux Indiens d'Amérique et les Juifs aux exploités coloniaux, une formule que Fiedler reconnut ensuite comme simpliste et qu'il abandonna au fur et à mesure qu'il prenait de la distance avec ses convictions marxistes. Mais dans la mesure où il ne revendiquait pas la moindre parcelle de sionisme et puisqu'il n'avait aucune relation avec le judaïsme, il était profondément partagé quand il réfléchissait sur les Israéliens et les Arabes. Au bout du compte, il baissait les bras et il confessait : « J'ai fini par hurler des... malédictions contre les deux adversaires, bien que, naturellement, j'aurai préféré souhaiter aux deux côtés la bénédiction de la fraternité universelle »³⁰.

Pour voir se réaliser cette bénédiction, quelques Juifs ont observé les événements avec plus de lucidité que les autres et ils ont agi efficacement pour des changements positifs, sur le terrain de la pratique politique. En tant qu'événement

ment de portée historique, un des changements porteurs des transformations les plus radicales du siècle dernier a été la création d'Israël. Irving Howe en vint à l'applaudir comme « la plus remarquable déclaration qu'un peuple martyrisé n'ai sans doute jamais faite », au prix d'une révision profonde de ses anciennes convictions³¹. Howe n'était pas arrivé à cette conclusion sans difficulté, bien que, comme il l'avait avoué, son orientation idéologique avait encouragé en lui, comme chez d'innombrables Juifs de sa génération, « une hostilité profonde, aveugle, pour le mouvement sioniste » et l'État qu'il avait créé³². Si la plupart des Juifs d'Amérique n'affichent pas une hostilité pareille aujourd'hui, elle est quand même présente chez certains Juifs, essentiellement pour les mêmes raisons que celles qui sont décrites dans ces pages.

Nous prendrons bientôt en considération leurs arguments et nous verrons que souvent, il ne s'agit que d'une répétition de « l'hostilité aveugle » envers l'État juif, que Howe avait tardivement et plutôt honteusement confessée. Toutefois, une des différences entre les adversaires juifs d'Israël actuels et leurs prédécesseurs, c'est qu'on ne peut pas déceler chez eux la moindre trace de honte. Une autre différence est leur engagement actif, comme adversaires souvent les plus virulents du sionisme et du pays qu'il a édifié. Les Juifs qui appartenaient au cercle intellectuel et politique de Howe, tout comme les Juifs d'Hollywood et les journaux cités plus haut, pouvaient être accusés pour leurs silences, pour ce qu'ils n'ont pas dit, ou pour ce qu'ils se sont abstenus de faire dans des moments critiques de l'Histoire juive. Dans certains cas, ils sont coupables de suffisance ; dans d'autres d'auto-intoxication volontaire ; dans d'autres cas encore, de compromission accompagnée d'un violent désir d'assimilation. Ils ont de plus en commun, même s'ils n'en sont pas obligatoirement conscients, la crainte compréhensible de ne pas être acceptés en tant que juif, à une époque où leur « race » avait une réputation plutôt mauvaise. Comme le sociologue Daniel Bell le déclara des années plus tard, « on avait une grande conscience de l'antisémitisme, mais aussi une grande peur d'une discussion ouverte sur ce sujet »³³. Combien exactement d'intellectuels juifs furent paralysés par cette crainte, il est impossible de le dire aujourd'hui, mais cette réticence à prendre la parole, contraire aux habitudes de personnages habituellement éloquents, paraît confirmer les effets souterrains d'un antisémitisme discret mais palpable.

Dans un contexte complètement différent d'aujourd'hui, on peut dire qu'il aurait été méritoire pour les intellectuels juifs de résister à une telle hostilité et de la maîtriser ; mais pour une multitude de raisons, la plupart d'entre eux choisirent de ne pas le faire. Si, sur ce sujet, en remontant le temps, on leur découvre des insuffisances, ce n'est pas parce qu'ils étaient animés par la

méchanceté envers leurs camarades juifs ou qu'ils parlaient d'eux avec mépris, mais parce qu'ils ne parvenaient pas du tout à agir et à parler avec sincérité.

Le tableau change, et pas dans un sens positif, quand on porte son regard vers le moment présent, vers les paroles et les actes de certains intellectuels juifs de la génération actuelle. Pour les Juifs qui sont des « assimilationnistes irréductibles », comme Leslie Fiedler s'est défini lui-même, l'idée d'un État-nation principalement juif défie le rêve d'un monde sans frontières nationales, sans drapeaux ni clivages ethniques et religieux. Du fait de son essence profonde, Israël pose donc nécessairement un problème à ces individus, parce qu'il signale au monde la persistance d'une spécificité juive, ce qui a *ipso facto* des effets sur eux-mêmes, qui sont juifs ; pour cette raison, cet État est inacceptable tel quel. Parmi les descendants de Sulzberger et de Lippmann, ces personnalités de la première génération des Juifs assimilationnistes, ceux qui protestèrent avec véhémence contre la création d'un État juif sont nombreux ; pour eux, Israël, qui fait figure de survivance ethnique, est une source de ressentiment personnel permanent.

Il y a également des Juifs qui s'opposent à l'État pour des raisons idéologiques d'une autre nature. Ils considèrent que le sionisme est rétrograde et en décalage avec leurs préférences en matière d'organisation politique. Alors qu'ils soutiennent le nationalisme palestinien, ils ont peu d'appétit pour le nationalisme juif, surtout s'il s'incarne dans un État juif qui n'hésite pas à utiliser sa puissance militaire pour se défendre. Leur critique méticuleuse des politiques et des agissements israéliens peut être parfaitement légitime, mais la passion qui sous-tend leur argumentation révèle que souvent, les différends avec Israël se situent à un degré plus profond que le niveau politique.

Le progressisme vaut bien une messe

Pour certains d'entre eux, ces arguments expriment leur volonté d'être acceptés le plus largement possible au plan social. Reprenant les comportements anti-conformistes des années 1960, la contestation publique d'Israël est une manière de donner la preuve de leur bonne foi dans les cercles « progressistes ». Elle permet aussi de réussir son intronisation dans la variante actuelle d'une culture d'opposition, dont les Juifs ne sont pas exclus à condition d'être exempts de « chauvinisme » juif, de « nationalisme » juif et d'autres emblèmes « tribaux » tout aussi réprouvés. Dans la lutte contre le sionisme et Israël, il est possible de retrouver les sensations grisantes qui accompagnaient la vieille « lutte révolutionnaire ». C'est ce que l'on découvre dans la résolution que manifeste parfois la nouvelle vague des Juifs radicalisés au cours de ses actions. Par exemple, lors d'un incident très médiatisé, alors que le ministre israélien Nathan Charansky faisait un discours sur le campus de l'Université Rutgers, un

étudiant juif de cette tendance lui a jeté une tarte à la crème au visage. Cette mise en scène politique trouvait son inspiration dans de nombreux mouvements progressistes récents, chez lesquels l'antisionisme a pris la place du socialisme comme valeur idéologique et politique centrale. Comme Andrei Markovits l'a démontré d'une façon convaincante, l'antisionisme, avec l'anti-américanisme, est « le nouveau défi » du progressisme politique... Si on n'exprime pas de sérieux doutes sur la légitimité de l'État d'Israël (sans d'ailleurs étudier la politique de son gouvernement) on court le risque d'être exclu de ce qu'on appelle « la gauche »³⁴. Le fait que l'antisionisme, c'est à dire la négation du droit des Juifs reconnu depuis longtemps, à une patrie et à la sécurité en Israël, n'est au fond rien d'autre qu'une variante d'antisémitisme dans ces mouvements qui éludent ou qui ne reconnaissent pas les problèmes des Juifs.

Pour d'autres Juifs encore, la contestation ouverte d'Israël, loin d'être l'expression d'un désir d'assimilation, est associée à une expression privilégiée de l'identité juive. Les Juifs qui adoptent cette position sont convaincus que l'État juif corrompt la religion juive, et, au nom du judaïsme, ils sont prompts à dénoncer l'État comme « impie ». En Israël, les adhérents de Neturei Karta sont les représentants les plus connus de ce courant. Bien qu'ils résident dans ce pays, ils considèrent sa création comme un blasphème, comme l'anticipation injustifiée du droit exclusif du Messie de reconstituer la nation de Sion, et ils refusent de lui prêter allégeance. En Amérique, les motifs qui mènent quelques Juifs religieux à condamner Israël pour une forme plus pure et déterritorialisée de judaïsme sont différents. Ils sont enracinés dans une version idéalisée du judaïsme prophétique, dont la vision de la justice est si élevée qu'aucun État sur terre ne serait probablement en mesure de la mettre en œuvre. Israël n'est pas simplement un État, mais l'État juif : s'il ne parvient pas aux standards de moralité les plus astreignants prescrits dans la tradition éthique du judaïsme, les Juifs de conviction prophétique le condamnent immédiatement. L'expression la plus passionnée de cette vision a été formulée par Henry Schwarzchild en 1982, au moment de la guerre du Liban :

« La réappropriation du pouvoir politique par le peuple juif après deux mille ans de Diaspora a été une tragédie de dimension historique. L'État d'Israël a exigé d'être reconnu comme l'incarnation politique moderne du peuple juif. Une telle reconnaissance est une trahison de la tradition juive... J'ai abouti actuellement à la conclusion, et j'en fais l'aveu, que pour moi, le prix d'un État juif est inacceptable d'un point de vue juif. L'existence de cet État-nation ethnico-religieux (ou de quelque chose de semblable) est un désastre juif, c'est-à-dire un désastre humain et moral qui viole toutes les valeurs pour lesquelles le judaïsme et les Juifs méritent d'exister dans l'Histoire... Je renie désormais l'État d'Israël,

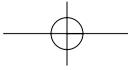
je rejette tout lien politique et toute attache affective avec lui, et je déclare que je suis son ennemi »³⁵.

La dénonciation d'Israël par Schwarzchild, et le refus de toute allégeance personnelle à cet État, étaient si excessifs que la plupart de ses successeurs ne purent les reprendre tels quels. Néanmoins, même sans atteindre ce niveau de frénésie, une ribambelle d'autres contestataires acharnés n'introduisent aucune nuance dans leur dénonciation de l'État juif au nom du judaïsme. Pour ces Juifs, le judaïsme prophétique ne s'accommode d'aucun compromis. Si Israël ne peut pas accomplir son destin national dans le rôle de « lumière des nations », il ne mérite pas d'exister du tout.

En Israël même, la pathologie diasporique

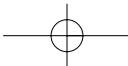
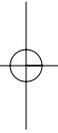
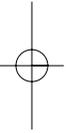
La fureur de certains Juifs envers Israël et leurs dénonciations publiques de l'État juif paraissent odieuses et pathologiques. Malheureusement, on peut trouver quelques unes des plus profondes de ces pathologies en Israël même, où la rhétorique publique et l'auto-flagellation passent souvent les limites du raisonnable. Elles franchissent facilement les frontières de l'État et sont en mesure de lui causer de sérieux dommages. Comme on l'a souligné au début de cet essai, Mikis Théodorakis a outragé l'actuel premier ministre en l'accusant d'être sur le même modèle qu'Adolf Hitler, et il a condamné le pays pour un comportement « de type nazi » : ces accusations, aussi répréhensibles soient-elles, reprennent tout simplement les calomnies malveillantes répandues des années auparavant par le plus célèbre philosophe israélien, Yeshayahou Leibowitz, qui avait injurié son pays en le traitant d'État « judéo-nazi », sur le point d'ouvrir bientôt des « camps de concentration » pour les Arabes. Malheureusement, les difformations de Leibowitz ne sont pas une opinion isolée chez les Israéliens de gauche comme de droite, qui ont recours à ces termes et à ces images du troisième Reich pour discréditer leurs concitoyens juifs dont les opinions ou les actes leurs déplaisent.

Par un glissement rhétorique qui modifie légèrement le registre linguistique, mais ne l'adoucit certainement pas, le vocabulaire de la dénonciation est tantôt tiré du lexique des obscénités nazies, tantôt de celui du racisme sud-africain. Il y a par exemple un thème commun de l'antisémitisme mondial actuel qui dénonce Israël comme État raciste ou État d'apartheid. Bien que cette accusation n'ait aucune base factuelle, elle ne va pas assez loin pour certains Israéliens³⁶. Ainsi, à une conférence sur le thème « Résister à l'apartheid israélien » tenue à l'Université de Londres en décembre 2004, un universitaire israélien qui enseigne en ce moment en Angleterre, Haim Bresheeth, a déclaré : « Il n'y a pas de comparaison possible entre l'Afrique du Sud et Israël, Israël est bien pire.



L'Afrique du Sud exploitait sa population indigène, tandis qu'Israël l'a expulsée et l'a soumise à un génocide »³⁷. Lev Grinberg, professeur de sciences politiques à l'Université Ben Gourion, corrige très légèrement le jugement excessif de Bresheeth en parlant de « génocide symbolique » commis par Israël. « Incapable de se remettre du traumatisme de l'Holocauste,... Le peuple juif, la dernière victime d'un génocide, est en train de commettre en ce moment un génocide contre les Palestiniens. Comme le monde ne permettrait pas un véritable génocide, il commet à la place un génocide symbolique »³⁸. L'accusation de Grinberg venait en réponse à l'élimination d'Ahmed Yassine, le leader du Hamas, qui avait juré aux termes de sa Charte de détruire Israël. La plupart des Israéliens estiment probablement que la liquidation de Yassine était un acte d'autodéfense rationnel. Même s'ils pensaient que le moment était mal choisi ou que les méthodes étaient discutables, ils ne considéraient pas qu'il y avait eu génocide. Mais dans le climat explosif des querelles politiques israéliennes, la raison tend à se perdre et le sens commun avec elle.

Autrement, il est difficile d'expliquer des allégations récentes du journaliste israélien Uri Avnery, comme par exemple celle-ci : « Le lobby pro israélien... a poussé l'administration américaine à commencer une guerre ». Ceux qui se demandent pourquoi les troupes américaines sont en train de mourir en Irak ont à présent une réponse : les Juifs les ont envoyés là-bas. Pour Patrick Buchanan et d'autres, qui répandent la théorie de la conspiration juive, des Israéliens comme Avnery sont un bienfait du ciel. Pour eux la vérité repose sur la certitude que les décisions opérationnelles de Washington sont conditionnées en fait par les intérêts de Jérusalem et de Tel Aviv. Comme l'a exposé Avnery, si l'on ose se mettre en travers de ce pouvoir, on le paye au prix fort, et les forces qui poussèrent l'Amérique en Irak pour le compte d'Israël ont vite fait « d'éliminer... les hommes politiques américains qui ne soutiennent pas inconditionnellement le gouvernement israélien », comme l'a démontré de façon éclatante « l'exécution publique [de] Cynthia McKinney [qui] osa critiquer le gouvernement Sharon »³⁹. Comme chacun le sait, McKinney a été battue en 2002 lors d'élections primaires démocrates en Géorgie (elle vient d'être réélue au Congrès), en partie à cause de la rhétorique incendiaire de sa campagne. Entre autres diatribes irresponsables, elle accusait le président Bush d'avoir été au courant à l'avance de l'attaque terroriste du 11 septembre et de n'avoir rien fait pour l'empêcher, pour des motifs d'intérêt personnel. Son père et d'autres personnes engagées dans sa campagne se lancèrent dans des attaques honteuses sur l'existence d'une « influence juive » excessive. Pourtant, tout ce qu'Avnery a trouvé à dire sur elle, c'est que « cette femme, jeune, active, intelligente et très sympathique » a jugé qu'elle était victime de « l'establishment juif ». Il ajoute, sans



doute pour faire plaisir aux antisémites du monde entier, que si l'on veut comprendre ce qui alimente la suspicion envers les Juifs aujourd'hui, et qui pourrait leur valoir une grande hostilité demain, on doit tenir compte de « l'omniprésence des Juifs aux États-unis, surtout dans les médias, et [de] leur influence disproportionnée sur le Congrès et la Maison Blanche »⁴⁰. En d'autres termes, comme ceux qui les détestent le répètent sans jamais se lasser, les Juifs contrôlent et manipulent le pouvoir à leur avantage. Bien que toute personne familière du répertoire des lieux communs de l'antisémitisme aura reconnu d'où vient ce genre de médisance, Uri Avneri n'est apparemment pas conscient de leurs propriétés destructrices et il semble leur donner du crédit.

Avneri est bien connu en Israël comme un personnage loufoque et controversé. Ses accusations sont destinées à provoquer l'indignation : elle sont d'habitude construites pour faire retomber sur les Juifs la responsabilité de l'hostilité dirigée contre eux. Il incrimine non seulement les Juifs américains mais aussi ceux de son propre pays qui, par exemple, sont « à la base de la montée de l'antisémitisme... Le gouvernement Sharon est un laboratoire géant du virus de l'antisémitisme. Il l'exporte dans le monde entier »⁴¹.

Malheureusement, des déclarations de ce genre sont presque devenues la norme du discours public israélien, et on les trouve aussi bien dans la bouche des principales personnalités publiques que dans celles des non-conformistes, avec les conséquences négatives qui s'ensuivent inévitablement. Après tout, un Israélien aussi en vue qu'Avraham Burg, ancien président de la Knesset et ancien président de l'Agence Juive pour Israël, peut écrire que « la fin de l'entreprise sioniste est déjà sur le pas de notre porte ». Il trouve que son pays qui devient en ce moment « étrange et dangereux,... repose sur un échafaudage de corruption avec à sa base, l'oppression et l'injustice »⁴², ce qui permettra de le dénigrer à l'étranger, surtout parmi ceux qui croient que le projet sioniste dans son ensemble était une erreur depuis le début, et qu'il faut y mettre un terme aussi rapidement que possible.

Les prévisions apocalyptiques de Burg sur un effondrement imminent de la société israélienne ont été exposées pour la première fois dans un article du *Yediot Aharanot*, mais elles n'étaient pas destinées à une consommation exclusivement intérieure. Elles furent rapidement proposées aux lecteurs de *Forward*, de *International Herald Tribune*, du *Monde*, du *Guardian*, de la *Süddeutsche Zeitung*. Les dénonciations par Avneri de ses compatriotes sont, elles aussi, régulièrement citées à l'étranger, de même que les réquisitoires similaires d'autres Israéliens sur les échecs de leur société et sa corruption. Si jamais la preuve de la robustesse de la société israélienne et de la liberté de sa presse devait être apportée, il n'y aurait qu'à la ramasser à la pelle dans la presse étran-

gère où la parole de ces Israéliens est omniprésente. Cependant, quand il s'agit de se prononcer sur le conflit israélo-palestinien, Avnery a du mal à rester neutre, comme les lecteurs du *Guardian*, du *Monde*, et autres médias exutoires orientés à gauche, peuvent s'en rendre compte. Quand on additionne les informations fréquemment biaisées de la plupart des médias européens, aux auto-accusations incendiaires des Israéliens, on ne doit pas être surpris de lire dans un récent sondage en Grande-Bretagne qu'Israël est considéré comme « le pays qui mérite le moins le respect dans la communauté internationale »⁴³. On ne devrait pas non plus se poser de questions sur les conclusions d'une nouvelle étude sur l'opinion publique allemande, qui montre que plus de la moitié des Allemands croient que la politique israélienne à l'égard des Palestiniens est semblable au traitement des Juifs par les Nazis pendant l'Holocauste. On ne devrait pas s'étonner non plus du fait que plus des deux tiers des Allemands croient que les Israéliens ont engagé « une guerre d'extermination » contre les Palestiniens⁴⁴. Si les Anglais et les Allemands doivent avoir leurs raisons pour tenir des propos aussi accablants, leurs actes d'accusation trouvent du soutien auprès d'Israéliens qui condamnent eux-mêmes l'État juif dans les termes les plus durs.

Citons Avraham Burg encore une fois : « Un État qui ignore la justice ne peut pas survivre ». Avec des formules péremptoires et parfaitement infondées, Burg prétend qu'Israël est fondamentalement devenu un État de cette nature. Il va même si loin qu'il semble justifier les attentats terroristes des bombes humaines palestiniennes : « Ayant cessé de s'occuper des enfants palestiniens, Israël ne doit pas être surpris qu'ils baignent dans la haine et se font exploser là où les Israéliens se divertissent ». Bien qu'il ait été établi qu'une bonne partie de ceux qui lancent ces attaques brutales viennent de milieux relativement bien éduqués de la classe moyenne, Burg affirme que les tueurs palestiniens qui frappent des Israéliens en train de dîner au restaurant « sont affamés et humiliés ». Les comptes rendus de ces attentats aboutissent à des conclusions différentes, mais dans l'optique de Burg, un pays qui est devenu aussi inhumain qu'Israël n'a que ce qu'il mérite. Il conclut sombrement : « Le compte à rebours pour la fin d'Israël a commencé ». Il y a beaucoup de gens à l'extérieur du pays, et un nombre non négligeable à l'intérieur, qui désirent que cela soit vrai, qui s'en réjouiraient et qui font tout ce qu'ils peuvent pour provoquer une fin qu'ils espèrent. Comme un ancien diplomate français l'a affirmé de façon mémorable, pourquoi de toutes façons le monde aurait-il besoin « d'un petit État de merde » ?

Quelles que soient ses faiblesses et ses erreurs, entretenir une vision d'Israël semblable à celle que présentent Burg, Avnery, Grinberg et beaucoup d'autres écrivains, universitaires et intellectuels, est une trahison de la raison,

du jugement, tout simplement du bon sens, tellement énorme qu'elle échappe à toute compréhension. Certains ont avancé pour expliquer ce comportement qu'il est caractéristique de la vie politique israélienne. Il est notoire que cette vie politique n'est pas un forum où les débats sont mesurés, où l'on recherche des compromis raisonnables, mais davantage une arène, pour la curée. Avec cette culture politique israélienne en ébullition perpétuelle, les alternatives sont présentées de façon binaire, « blanc ou noir », « vrai ou faux », ce sont les propres termes d'Avraham Burg, et dans ce jeu à somme nulle, on ne cherche pas à comprendre ses adversaires, on n'accorde aucune crédibilité aux visions alternatives de l'avenir du pays. Ainsi, ceux qui ne sont pas au pouvoir ont recours à la rhétorique politique du pouvoir, et affirment, comme Burg, que le pays ne peut même pas *espérer* un avenir : « la révolution sioniste est morte ».

Ces accusations délirantes pourraient révéler, une espèce d'hystérie éthique qui conduit certains contestataires à s'arroger une moralité particulière et supérieure, qui ferait défaut aux thèses de leurs opposants. Cela les dispense de prendre connaissance des arguments contraires qui, selon eux, ne méritent pas leur attention : au contraire, ils les excluent d'emblée, pour inculture, pour immoralité, ou les deux à la fois. Dès lors, le sort d'Israël doit être déterminé selon leurs options et aucune autre⁴⁵.

D'autres tentent d'expliquer l'extrémisme de la rhétorique politique israélienne par l'approche psychologique. Kenneth Levin, historien et psychiatre, a trouvé par exemple des parallèles entre certains aspects du comportement israélien et le sentiment trompeur qu'éprouvent ceux qui ont vécu un siège ou qui ont été soumis à de mauvais traitements sur une longue période. Selon Levin, ces personnes tendent à développer un mécanisme psychologique de défense qui les conduit à « épouser les accusations de leurs tortionnaires »⁴⁶. Ainsi, quand les Israéliens sont régulièrement accusés d'être aussi cruels que les Nazis, certains d'entre eux, à titre d'autocritique, acceptent cette accusation comme fondée. Pour « contrôler » et « dominer » un tel jugement, ils le font leur, comme autocritique, puis ils le projettent sur ceux de leurs compatriotes qu'ils considèrent comme la source de cette calamité. Dans cette logique, les victimes deviennent des bourreaux et ils attribuent la faute première de leur persécution, non pas, par exemple, aux bombes humaines palestiniennes, à ceux qui leur lavent le cerveau et les envoient exécuter leur tâche sanglante, mais à Ariel Sharon et à « la société israélienne corrompue ». Pour Levin, cette tendance a pris corps dans le chaudron de la vie publique israélienne durant de nombreuses années, et ses effets sont à la fois débilatants et dangereux.

Ces questions sont évidemment complexes et requièrent une étude plus poussée, mais une chose au moins est déjà claire : les graves accusations por-

tées contre leur pays par les Israéliens, citées dans ces pages (on en trouve d'autres par ailleurs), sont assez globales et féroces pour rendre le véritable visage d'Israël méconnaissable. L'image qui émerge est celle d'une nation moralement polluée et physiquement infirme. « La maladie qui a dévoré le corps du sionisme a déjà attaqué la tête », insiste Burg. Il imagine que tout l'édifice est proche de « l'effondrement », et il prédit qu'il va bientôt « finir par se désintégrer ». Le résultat est aussi catastrophique pour les Juifs vivant à l'étranger, que pour ceux qui vivent en Israël. Cependant les Israéliens doivent comprendre le sens de ces prédictions apocalyptiques, et leurs effets sur la réputation du pays à l'étranger, qui est progressivement compromise.

Une morale de composition

Comme tous les États, l'État d'Israël a ses défauts et il fait des fautes. La politique actuelle d'implantations à grande échelle, et l'occupation militaire de la Cisjordanie et de Gaza sont lourdes de dangers qui ont spectaculairement augmenté ces dernières années. Pour sauvegarder sa présence dans ces territoires et pour défendre ses principaux centres de population à l'intérieur des frontières de 1967, Israël a adopté des mesures rigoureuses et il a, à l'occasion, transgressé ses lois et ses propres normes de moralité. Mettre le doigt sur ces erreurs, comme le font de nombreux critiques israéliens, ne signifie pas nécessairement que l'on agisse avec de mauvaises intentions. De nombreux Juifs qui sont en désaccord avec les politiques israéliennes d'implantation ou d'occupation, demeurent en général au sein du consensus qui soutient le pays et le credo sioniste. D'autres au contraire sont allés bien au-delà de ce type de critique et ils expriment parfois vis-à-vis de l'État juif, voire à propos des Juifs en général, des propos qui ressemblent à ceux des ennemis les plus directs d'Israël.

L'hostilité qu'expriment ces Juifs est habituellement liée à la question des implantations israéliennes ; il est indiscutable que leur expansion dans les territoires qu'Israël a conquis pendant la guerre des Six Jours de juin 1967 a apporté à ce pays un flot de critiques virulentes. Cependant, pour certains, les implantations ne seraient que le dernier prétexte des forces opposées à l'État juif qui sont bien antérieures à la présence d'Israël en Cisjordanie et à Gaza. Il y a une continuité entre l'antisémitisme d'aujourd'hui et celui des années 1960, qui prend sa source dans l'opposition de la gauche marxiste au sionisme dans son principe. A l'instar des Juifs universalistes et internationalistes qui considéraient le sionisme comme un mouvement nationaliste bourgeois, les Juifs « progressistes » d'aujourd'hui sont prêts à voir l'État sioniste comme une expression dépassée du particularisme et du nationalisme juif. Comme l'a écrit Seymour Martin Lipset, dès 1969, « le soutien des intellectuels de gauche à

Israël est révolu, et il n'est pas prêt de renaître... Israël doit s'attendre à recevoir les critiques de l'extrême gauche dans l'avenir prévisible »⁴⁷.

A l'époque où Lipset écrivait ces lignes, la politique israélienne d'implantations n'était pas très ambitieuse et sa présence militaire en Cisjordanie et à Gaza ne provoquait pas le genre de critiques qu'elle allait susciter plus tard. Néanmoins, comme Lipset l'avait correctement compris plusieurs décennies auparavant, l'État juif ne pouvait rien espérer d'autre qu'une contestation de la part de la gauche idéologique, où les Juifs étaient nombreux et le demeurent encore aujourd'hui.

A n'importe quelle époque, cette question aurait été troublante ; mais dans une période de renaissance de l'antisémitisme, une bonne part de ce phénomène prend sa source dans l'antisionisme. Il est désolant de constater la contribution des Juifs eux-mêmes à certaines des formes les plus extrêmes de l'opposition à Israël, avec à la clé parfois des sarcasmes antisémites. En plus de ceux qui ont déjà été cités, je fais allusion à un ensemble hétérogène de personnalités adverses, classées dans la vieille garde antisioniste de conviction marxiste, comme Noam Chomsky et Norman Finkelstein, qui se proclament eux-mêmes « Juifs de conscience », et qui répandent un discours au goût du jour pour racheter le sionisme de sa soi-disant « banqueroute morale ». Les lecteurs intéressés par la première catégorie de critiques pourront en retrouver la substance très librement représentée dans *Nation*. On peut consulter les pages de *Tikkun* pour la seconde catégorie. Les plus sévères critiques juifs d'Israël comprennent aussi une série d'idéologues de la diaspora qui n'ont pas d'affinité particulière avec l'État juif, n'en voient pas l'utilité, et le considèrent selon les termes de l'historien Tony Judt, comme un « anachronisme » dont rien ne justifie l'existence à long terme. Pire encore, selon Judt, « Israël, aujourd'hui, est mauvais pour les Juifs ». Selon cette thèse, qui reçoit une approbation croissante parmi les Juifs d'extrême gauche, Israël est la cause de l'antisémitisme actuel, et sans lui, les Juifs vivraient mieux partout dans le monde. Comme le déclare Judt, « Aujourd'hui, les Juifs non israéliens se trouvent... exposés à des critiques et sont l'objet d'attaques pour des choses qu'ils n'ont pas faites... [l'] État juif les a pris en otage pour ses agissements »⁴⁸.

C'est là un discours biaisé car si les Juifs sont tenus responsables de « choses qu'ils n'ont pas faites » qui les rendent « vulnérables aux attaques » du fait de fausses accusations, la faute n'en revient pas à l'État juif. Elle revient à ceux qui le trouvent exécrable et qui se retournent agressivement contre les Juifs, qu'ils assimilent à des partisans ou à des agents de cet État. Dans une critique tranchante des reproches de Judt, Leon Wieseltier souligne que confondre les objections des antisémites hostiles et ses causes, comme le fait Judt, ce n'est pas

comprendre l'antisémitisme mais le reproduire⁴⁹. Wieseltier a raison, mais ce genre de confusion est courant aujourd'hui et il y a des Juifs qui disent et qui font des choses qu'il est difficile de distinguer de ce que disent et font les anti-sionistes les plus féroces.

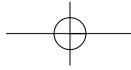
Penchons-nous sur les réflexions sur Israël de Michael Neumann, professeur de philosophie à l'université canadienne de Trent et auteur de *What's Left : Radical Politics and the Radical Psyche*. Neumann accuse Israël de commettre des « atrocités sionistes » et d'engager une « guerre des races » dont le but n'est rien moins que « l'extinction d'un peuple ». A cette fin, il se serait lancé dans un « génocide... un génocide rampant, sans douleur qui dépeint ses auteurs comme des victimes ». Les Palestiniens « sont abattus parce qu'Israël pense que tous les Palestiniens doivent disparaître ou mourir... Ce n'est pas l'erreur sanglante d'une superpuissance stupide, mais un fléau émergent ». Mieux encore, la culpabilité ne repose pas sur les Israéliens, mais sur les Juifs en général : « la majorité d'entre eux soutient un État qui commet des crimes de guerre ». Ce soutien implique tous les Juifs, prétend Neumann, au point que « le cas de la complicité des Juifs est beaucoup plus grave que celui de la complicité des Allemands » dans l'Holocauste. Il est conscient qu'il y a des gens qui lui en voudront pour avoir dépeint les Juifs de façon aussi sombre, mais il prend le risque de subir leur colère. De fait, « si dire ces choses c'est de l'antisémitisme, alors il est légitime d'être antisémite ». Mieux, « une certaine dose d'antisémitisme est acceptable ». Que dirait-il, on se le demande, si un niveau « acceptable » d'antisémitisme conduisait à des agressions caractérisées contre les Juifs ? Il répond : « Qui faut-il protéger ?... Considérer que répandre du sang juif est une calamité qui bouleverse le monde... c'est du racisme pur et simple, le prix donné au sang d'une race au-dessus de toutes les autres »⁵⁰.

Dans le cas présent, la pensée est si extraordinairement faussée qu'on ne sait pas vraiment par où commencer pour la réfuter. D'abord les Juifs n'ont pas l'habitude de se définir en termes de race ou de donner une valeur à la vie des autres peuples selon leur « sang ». Prétendre qu'ils le font montre à la fois une ignorance flagrante et une malveillance absolue. Les Juifs d'Israël, loin de souhaiter la mort des Arabes sans exception, comme le dit Neumann, recherchent les moyens de faire la paix avec eux et de vivre séparés d'eux. Nul ne peut démontrer selon les critères rationnels de la comparaison historique ou du jugement légal qu'Israël est désireux de commettre un génocide ; les Israéliens ne sont pas plus engagés dans une « guerre des races ». De fait, s'il faut parler de « racisme » dans ce conflit, on peut le trouver plus sûrement dans les enseignements et les prêches des Arabes sur les Juifs que l'inverse. Finalement, l'objectif d'Israël est de se libérer une fois pour toutes de l'état de siège

qui est le quotidien de ce pays depuis ses débuts, et de mener ce qui pourrait ressembler à une vie normale. Faute de quoi, il fait ce qu'il croit nécessaire pour protéger ses citoyens du risque d'être transformé en charpie quand ils vont au café ou quand ils prennent le bus, par des bombes humaines qui agissent au nom de leur propre campagne « d'extinction ». Étant donné ce qu'ils savent de première main du caractère mortel de l'antisémitisme, les Juifs d'Israël ne peuvent pas approuver qu'une forme quelconque d'antisémitisme soit « raisonnable » ou « acceptable ». Le professeur Neumann est d'un autre avis, et il propose même que « nous ne devrions presque jamais prendre l'antisémitisme au sérieux ; nous devrions peut-être nous en amuser un peu ». Combien de Juifs, on se le demande, voudront se joindre à lui pour participer à cet amusement ?

Juifs sans frontières

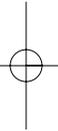
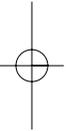
En réalité, il y a une quantité d'autres critiques, sur le même modèle, comme ceux qui surfent sur Internet pourront le voir en cliquant tout simplement sur « Juifs contre Israël ». Des centaines d'entrées qui résonnent comme l'article de Neumann apparaissent instantanément, et beaucoup d'entre elles font la preuve d'un antisionisme des plus agressifs. Pour trouver un exposé sur toutes les variantes de ce genre d'opinions en un seul volume, on peut consulter l'ouvrage récemment publié par Tony Kushner et Alisa Solomon, *Wrestling with Zion : Progressive Jewish-American Responses to the Israeli-Palestinian Conflict* (New York : Grove Press, 2003). Les références à « l'apartheid », au « racisme », au « colonialisme », et au « nettoyage ethnique » d'Israël sont généreusement parsemées dans ces pages. Ces descriptifs sont au cœur du discours normatif des Juifs progressistes américains qui considèrent comme acquis que pour l'Histoire, Israël est un pays agresseur, coupable de crimes comparables à ceux de Verwoerd en Afrique du Sud et de Hitler en Allemagne. De même, les jours sont finis où le « sionisme » était louangé par la gauche, en tant que mouvement juif de libération nationale. Un auteur, Joël Kovel, qui est en train d'écrire un ouvrage sur l'Israël post sioniste, suggère que le sionisme « est équivalent à une forme de racisme » et qu'il fait impitoyablement le lit de « la patrie juive aux dépens d'un autre peuple ». (p. 357) La poétesse connue Adrienne Rich propose que le terme même de « sionisme,... tellement incendiaire, trempé dans l'idéalisme, la discorde, les idées de terre et de sang, la mémoire des persécutions, et la revendication du droit de persécuter les autres,... doit se dissoudre face aux réalités du XIX^e siècle ». (p. 164) Elle néglige de dire quelles sont exactement ces « réalités » mais dans la mesure où elle proclame un idéal déterritorialisé du « Juif sans frontières » (p. 165) il est évident que pour elle, le terme « sionisme » comme l'ensemble du projet sioniste ont rempli leurs objectifs et doivent être



mis au rebut. Encore un autre auteur, Sarah Roy, qui se qualifie elle-même de fille des survivants de l'Holocauste, note que « dans la communauté juive, on a toujours considéré comme une forme d'hérésie la comparaison des politiques et des agissements israéliens avec ceux de nazis » (p. 176). Elle peut alors illustrer cette comparaison en accusant Israël de reproduire les politiques nazies d'occupation. Sous une forme plus condensée, Irena Klepfisz, une poétesse et survivante de l'Holocauste, déclare que « vous pouvez être une victime et en même temps un persécuteur » (p. 367), accusation systématiquement lancée par ceux qui veulent mettre dans le même sac Israël et les Nazis.

Certains Juifs critiques d'Israël sont irrités contre leur pays pour d'autres raisons encore : à leurs yeux, le judaïsme est une victime des crimes d'Israël, et le prix de ses principes religieux est si élevé que la valeur de l'existence de l'État devient douteuse. « Je ne suis pas contre Israël », écrit l'écrivain Douglas Rushkoff, mais l'État juif, qu'il compare à un « camp de réfugiés nationalisé », est « une compromission de l'idéal juif, et non sa réalisation... Nous revendiquons une terre, mais nous perdons notre religion dans le même mouvement » (pp. 181, 182). Daniel Boyarin, professeur de Talmud à l'université californienne de Berkeley, rejoint Rushkoff dans sa critique mais il fait encore mieux. Tout comme la Chrétienté s'est éteinte à Auschwitz, Treblinka et Sobibor, se lamente Boyarin, « je crains que mon judaïsme ne soit mort à Naplouse, Deheishe, Beteen (Beth-El), et al-Khalil (Hébron) » (p. 202). Comme toujours, la référence à l'Holocauste est le signe infaillible qu'une pensée lucide a été dénaturée par des *a priori*. Dans ce cas comme dans d'autres, l'identité juive est revendiquée contre l'État juif.

Certains Juifs inventent des changements dans la pratique du judaïsme pour prendre en compte, disent-ils, les dommages qu'Israël a infligés à la religion. Les Juifs qui sont membres du JATO, « Jews Against the Occupation », ont par exemple construit ce qu'ils appellent « la *soukkah* contre l'occupation, avec des images de maisons palestiniennes détruites » sur les murs. Marc Ellis, professeur d'Études juives à l'Université de Baylor, demande que les manuscrits de la Torah soient remplacés dans l'Arche de l'Alliance des synagogues par des modèles réduits d'hélicoptères de combat, qui sont selon lui les véritables symboles de la réalité israélienne d'aujourd'hui (p. 155). Les Juifs antisionistes ont introduit d'autres rituels comme le serment contre le droit au retour, un privilège de citoyenneté en Israël dont tous les Juifs du monde peuvent bénéficier. « Loin d'être protégé contre Israël, je me sens exposé au danger du fait des agissements de cet État », écrit Mélanie Kaye-Kantrowitz. « Je propose une autre orientation pour les Juifs... Je renonce à mon droit au retour » (p. 256). Pendant le rituel de la circoncision de leur fils, Meg Barnett et Brad Lander ont fait une déclaration similaire : « Nous avons le grand plaisir de faire de toi un



Juif sans droit au retour. Ton nom contient notre profond espoir que tu approfondiras et que tu célèbreras ton identité juive sans la confondre avec le nationalisme » (p. 293).

Comme l'indiquent ces gestes de Juifs contestataires, il y a une tendance, chez les Juifs américains qui se qualifient eux-mêmes de « progressistes », à adopter des positions sur le sionisme et Israël qui sont si négatives, parfois même si accablantes, qu'elles sont semblables à celles des antisionistes les plus exaltés. On reconnaît dans leurs écrits des passions, colère et indignation, amertume et rejet, qui surpassent celles de la politique ordinaire. A leurs yeux Israël est coupable d'une grande trahison et doit être puni. Peu importe que plus de mille de ses citoyens aient été assassinés ces dernières années et que des milliers d'autres aient été mutilés pour la vie. Peu importe que les Israéliens soient régulièrement condamnés comme les nouveaux nazis, ou désignés comme les fils des singes et des porcs. Peu importe aussi que leur pays fasse l'objet plus que tout autre au monde d'une condamnation injuste et unilatérale pour atteinte aux droits de l'homme et qu'il soit la cible de campagnes de boycott et de désinvestissement. Et peu importe que, seul pays du monde en l'espèce, l'existence même d'Israël soit considérée comme une agression, sa légitimité mise en doute et son droit d'exister dans l'avenir ouvertement discuté. Il n'y a pas d'explication historique ou politique du mauvais pas où se trouve actuellement Israël qui soit acceptable pour un certain nombre de critiques juifs du pays, ni de possibilité de rachat pour ses soi-disant méfaits. « L'Histoire bafouille, complètement... oublions l'Histoire », suggère Irena Klepfisz (pp. 358-359). Elle est pour moins d'explication et pour davantage d'action, et cela *tout de suite*. Comme d'autres régimes « oppressifs » avant lui, Israël est jugé coupable du pire et doit être envoyé en enfer. La journaliste Esther Kaplan, commentant l'accusation d'un jeune activiste de l'Université Rutgers selon lequel « Israël est un État raciste, un État impérialiste, il est et il doit être un État paria », remarque : « Si c'est ce qu'il faut faire pour renverser l'occupation,... Israël doit absolument devenir un État paria... Le moment est venu d'isoler totalement Israël et de le contraindre, tout simplement le contraindre, à céder sous la pression de l'opinion mondiale » (p. 87).

Bien qu'ils soient encore relativement peu nombreux, les activistes de groupes comme « Juifs contre l'occupation », « Une voix juive pour la paix », « Juifs pour la paix en Palestine et en Israël », « Étudiants pour la justice en Palestine », « Comité des travailleurs pour la paix et la justice » et autres « communautés pour les principes et la désobéissance » (la formule est de Susan Sontag (p. 348) sont organisés pour servir ces objectifs politiques, quel qu'en soit le prix. Avec tous ceux qui condamnent Israël comme « État raciste et État impérialiste », ils feront tout ce qu'ils pourront pour en faire un État paria. Les conséquences

ultimes de leur entreprise peuvent être claires ou pas pour ces Juifs. Quand ils formulent leurs programmes en des termes ronflants comme « la paix », « la justice » et la « réconciliation », ils ne doivent pas se rendre compte à quel point ils sont imprudents. Si jamais ils devaient réussir à réduire Israël déjà assiégé, à un État voyou, « totalement isolé par l'opinion mondiale », comme il l'était déjà en 1948, on dansera dans les rues. Mais cette fois ce sera dans les rues de Naplouse, du Caire, de Damas et de Téhéran ; et aussi sans doute de Berkeley, de Cambridge, de New York et de Tel Aviv.

notes

1. Abraham Brumberg, "Towards the Final Solution : Perceptions of Hitler and Nazism in the US Left-of-Center Yiddish Press, 1930-1939", in Robert Moses Shapiro, ed., *Why Didn't the Press Shout ? American & International Journalism during the Holocaust* (New York : Yeshiva University Press/KTAV, 2003), pp.23-24.
2. p. 32.
3. p. 32.
4. p. 34.
5. p. 36.
6. Laurel Leff, "When Facts Didn't Speak for Themselves : The Holocaust in the *New York Times*, 1939-1945", in *Why Didn't the Press Shout ?*, pp. 54, 55. Voir aussi Laurel Leff, *Buried by the Times : The Holocaust and America's Most Important Newspaper* (Cambridge, UK : Cambridge University Press, 2005).
7. Max Frankel, "Turning away from the Holocaust : The *New York Times*", in *Why Didn't the Press Shout ?*, pp. 79-80. L'article original de Frankel est paru dans le *Times* du 14 Novembre 2001 dans la rétrospective de la 150^{ème} année du journal.
8. p. 70.
9. p. 73.
10. p. 80.
11. p. 81.
12. Ronald Steel, *Walter Lippmann and the American Century*. New Edition. (New Brunswick, N.J. Transaction, 1999), p. 186.
13. p. 81.
14. Ilan Avisar, *Screening the Holocaust* (Bloomington : Indiana University Press, 1988), pp. 96-97.
15. Cité dans Barry Rubin, *Assimilation and Its Discontents* (New York Times Books, 1995), p. 79.
16. Voir David Wyman, *The Abandonment of the Jews* (New York : Pantheon, 1984) et David Wyman et Raphael Medoff, *A Race against Death : Peter Bergson, America, and the Holocaust* (New York : New Press, 1992).
17. En plus du travail de David Wyman, voir Henry Feingold, *The Politics of Rescue : The Roosevelt Administration and the Holocaust, 1938-1945* (New Brunswick, N.J. : Rutgers University Press, 1970) et, du même auteur, *Bearing Witness : How America and Its Jews Responded to the Holocaust* (Syracuse : Syracuse University Press, 1995) ; et aussi, Gulie N. Arad, *America, Its Jews, and the Rise of the Nazis* (Bloomington : Indiana University Press, 2000).
18. Ruth Wisse, "The New York (Jewish) Intellectuals", *Commentary* (November 1987), p. 36.
19. Irving Howe, *A Margin of Hope : An Intellectual Autobiography* (New York : Harcourt Brace Jovanovich, 1982), pp. 249-250.

20. Leslie Fiedler, *Fiedler on the Roof : Essays on Literature and Jewish Identity* (Boston : David R. Godine, 1991), pp. 163, 166, 167.
21. Alexander Bloom, *Prodigal Sons : The New York Intellectuals and Their World* (New York : Oxford University Press, 1986), p. 138.
22. Ibid.
23. *A Margin of Hope*, p. 251.
24. Irving Howe, "The Range of the New York Intellectuals", in Bernard Rosenberg and Ernest Goldstein, eds., *Creators and Disturbers : Reminiscences of Jewish Intellectuals in New York*, (New York, 1982), p. 285.
25. Ibid., p. 286.
26. *A Margin of Hope*, p. 276.
27. Ibid., 252.
28. Ibid., 251.
29. *Fiedler on the Roof*, p. 176.
30. Ibid., 168, 169.
31. *A Margin of Hope*, p. 276.
32. "The Range of the New York Intellectuals", p. 276.
33. *Prodigal Sons*, p. 138.
34. Andrei Markovits, "The European and American Left Since 1945", *Dissent* (Hiver 2005).
35. La dénonciation d'Israël par Schwarzchild a été publiée au moment où il se séparait du comité éditorial du journal *Sh'ma*. Ce texte à été réimprimé dans Tony Kushner et Alisa Solomon, eds., *Wrestling with Zion : Progressive Jewish-American Responses to the Israeli-Palestinian Conflict* (New York : Grove Press, 2003), pp. 35-36.
36. Pour un article bref mais éclairant qui expose la fausseté de ces accusations, voir Benjamin Pogrud, "Is Israel the New Apartheid ?" Yakar's Center for Social Concern, Jerusalem (7 Septembre 2004).
37. Voir Atarah Haber, "'Genocide' big word at London anti-Israel academic conference", *Jerusalem Post*, December 7, 2004. Voir aussi Philologos, "Horror Is as Horror Speaks", *Forward*, 14 Septembre 2001.
38. Voir Susanne Urban, "Friend or Foe ? Jewish Self-Degradation and Its Misuse by Anti-Semites in Contemporary Germany", *NATIV Online*, Avril 2004 ; <http://www.acpr.org.il/ENGLISH-NATIV/03-issue/urban-3.htm> ; Joel Fishman, "Lev Grinberg and the Meaning of 'Symbolic Genocide'", *NATIV Online*, Juin 2004 ; <http://www.acpr.org.il/ENGLISH-NATIV/04-issue/fishman-4.htm>.
39. Uri Avnery, "Manufacturing Anti-Semites", in Alexander Cockburn and Jeffrey St. Clair, eds., *The Politics of Anti-Semitism* (Oakland, California : AK Press/CounterPunch, 2003), p. 45.
40. Ibid, p. 46.
41. Ibid, p. 43.
42. Avraham Burg, "A Failed Israeli Society Collapses While Its Leaders Remain Silent", *Forward*, August 29, 2003.
43. Anthony Kind, "The Countries That We Love and Hate", *Daily Telegraph*, January 3, 2005.
44. See Etgar Lefkovits, "Over 50 % of Germans Equate IDF With Nazi Army", *Jerusalem Post*, December 7, 2004.
45. Je dois au Professor Bernard Harrison certains aperçus présentés ici.
46. Kenneth Levin, *The Oslo Syndrome : Delusions of a People Under Siege* (Hanover, New Hampshire : Smith and Kraus Global, 2005), p. xix.
47. Seymour Martin Lipset, "The Socialism of Fools: The Left, the Jews, and Israel", in *The New Left and the Jews*, ed. par Mordecai Chertoff (New York : Pitman Publishing Corporation, 1971), p. 128.
48. Tony Judt, "Israel : The Alternative", *New York Review of Books*, October 23, 2003.
49. Leon Wieseltier, "What Is Not to Be Done", *The New Republic*, October 27, 2003, p. 23.
50. Michael Neumann, "What Is Anti-Semitism ?" dans *The Politics of Anti-Semitism*, ed. par Alexander Cockburn et Jeffrey St. Clair (Oakland, California : AK Press, 2003), pp. 3,4,5,6,10.